

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rencontre (nouvelle)

Marcel Godin

Volume 1, numéro 6, novembre–décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, M. (1959). Rencontre (nouvelle). *Liberté*, 1(6), 397–401.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rencontre

MARCEL GODIN

Je glissai la clef dans la serrure de la porte. Comme c'est bête, rater son train! J'avais pourtant consulté ma montre. Il était neuf heures et trente et le train ne devait quitter la gare qu'à dix heures. Voilà! Le taxi retarde et un incendie nous oblige à un certain détour. L'autre train ne part que demain matin.

Carmen en aura une surprise. "Mais c'est toi, chéri?" Je la vois, empressée, fidèle, dévouée et si gentille.

Il n'y avait pas de lumière dans la maison. J'allumai la lampe du passage. Silence. Je déposai ma valise près du secrétaire et me dirigeai vers la chambre de bain. Une serviette mouillée dégoulinait. Des bas de nylon, humectés de petites gouttelettes, pendaient au support du rideau de la douche. Je souris en voyant cela. C'est tellement féminin; un bain, un lavage de bas et de sous-vêtements, un certain désordre, quelques cheveux laissés autour d'un peigne. Un parfum aussi; ce qu'il y a de plus secret et de plus personnel en fait de parfum. L'odeur même du corps de Carmen. J'étais heureux.

La croyant endormie, je ne voulus pas la réveiller et me déshabillai dans le passage. Je déposai mes vêtements sur le secrétaire. Sans bruit. J'aurais bien aimé écouter un peu de musique! Je grillai une cigarette, éteignis la lampe et entrai dans la chambre. J'étais nu. Je me couche toujours nu. C'est tellement plus confortable quand il n'y a pas de pyjama qui gêne les mouvements. Près du lit, il y a une petite table. C'est là que je dépose mon livre de chevet, un cendrier, mes boutons de manchettes, la monnaie de mes poches. La veilleuse est extrêmement discrète. Comme elle ne réveille jamais Carmen, je l'allumai.

Stupéfaite et horrifiée, Carmen me regardait. Le cri de ses yeux m'étourdit. Mon coeur remua un peu plus vite, entraînant à l'intérieur du corps une convulsion indescriptible. Quelques sueurs gagnèrent mes tempes. Carmen baissa les yeux. Pouvait-elle faire autrement? On dormait à côté d'elle.

Je les regardai tous les deux, quelques instants, sans dire un seul mot. Leur nudité crevait les couvertures. De quoi avais-je l'air, debout, braqué devant eux, nu comme un ver? J'allai à la pendure endosser ma robe de chambre. C'est simplement là, à ce moment précis où j'enfilais les manches, que je compris jusqu'à quel point j'avais été aveugle et naïf. Ses vêtements étaient pliés et rangés sur le fauteuil. Sa montre veillait sur la table de nuit. Ses bas et ses souliers, éparpillés, trahissaient la hâte. Aveugle! Je n'avais rien remarqué.

Carmen, plongée dans l'adultère, était rouge de honte. Cela ne se décrit pas. Il n'y a pas de mots pour rendre une telle atmosphère. C'est d'une lourdeur!

"Je vous prie de m'excuser, monsieur", m'a-t-il dit entre ses lèvres nerveuses.

Ils se sont regardés tous les deux. Leurs yeux parlaient un langage que j'ignore. Je leur ordonnai, très calmement: "Habillez-vous", tendant à Carmen sa robe de chambre. Ils se sont regardés à nouveau. Il a répété: "Je suis réellement confus, monsieur"!

"Il n'y a pas de quoi", ai-je dit involontairement. "Ma femme est assez jolie pour que je comprenne." Je n'aurais pas dû dire cela. Malgré sa terreur, Carmen a trouvé la force d'être rassurée par ce compliment. Femme!

Il a noué sa cravate sans recourir au miroir. C'est assez formidable. Après cela, il s'est planté droit devant moi. Je le regardai attentivement. C'était un bel homme, un peu plus jeune que moi. Il n'avait aucun cheveu gris. Et si j'avais eu à choisir un type d'homme vraiment mâle, j'aurais désigné celui-là.

Carmen a pu comparer. Il y a très peu de femmes à avoir eu cette chance-là. Deux hommes nus dans sa chambre: le mari et l'amant. J'aurais voulu tuer.

Il a demandé son pardessus.

"Pas question, ai-je répondu. Attendez. Carmen, prépare-nous donc quelque chose: un café!"

Carmen est restée tellement surprise. Lui, s'est objecté.

"Il n'en est pas question", dit-il. J'insistai: "Je vous invite". Il a baissé la tête, tout à fait coi. J'ai dû répéter à Carmen qui ne bougeait pas: "Va, va!..." Vierge sale. Elle disparut dans la cuisine, belle comme une statue grecque, impudiquement vêtue d'une robe de chambre que ses genoux ouvraient.

Lui et moi, nous avons fait connaissance. Il me semble que j'en avais le droit. Il s'appelait Georges. Le médecin de ma femme. Célibataire fortuné, indépendant. Il était cultivé. Entre hommes cultivés, on se comprend. Sa gêne parut s'effacer lorsque nous parlâmes politique, théâtre, etc. Il avait des manières distinguées et me parut charmant. Carmen a du goût. Personnellement, je ne pouvais pas m'empêcher de faire quelques petites comparaisons. On n'accepte pas d'être cocu sans se demander pourquoi!

Carmen nous a servi le café. Elle n'a pas osé dire un mot. Nous deux, Georges et moi, agissions comme s'il ne s'était rien passé. Ignorions même Carmen. Il n'est pas resté très longtemps. Peut-être trois quarts d'heure. Il m'a remercié. Je lui ai dit de revenir... Il est sorti en répétant une dernière fois: "Je suis réellement confus, monsieur", et il n'a pas regardé Carmen.

Pour moi, ce fut une rencontre extraordinaire. C'est une chose que j'aurais cru impossible: rencontrer l'amant de ma femme, non pas sous de faux prétextes, ou une fausse identité, mais dans le lit même, au moment où je suspendais leurs transports, où le bruit, le petit bruit de la clef emplissait la serrure et gênait leur orgasme. Je les imagine bien, le souffle retenu, l'étreinte relâchée, le sexe s'avachissant. Je les vois dans la sueur étrange d'un adultère froissé. Sale petit monde. Le diable m'inspire, me cède une attitude que je m'ignorais. Quelle soirée mémorable! Je découvre un nouveau moi dans ce que j'ai de plus cher: mon épouse, la femme que j'aime, pour qui je vis, pour qui je pense. La femme gâtée, choyée, comblée...

Carmen a regagné le lit. J'ai transporté mes vêtements dans la chambre, à leur place habituelle: le fauteuil. J'ai déposé ma monnaie sur la table de nuit. J'ai allumé une cigarette. En soulevant les couvertures, j'ai balayé du bout des doigts le drap blanc où m'insultait un poil étranger. Le grand effort a été de m'étendre à la même place que lui. Carmen ne parlait toujours pas. Nous étions couchés et je ne lui avais encore rien dit. Elle devait terriblement souffrir de mon silence. Je ne me sentais pas à ma place. J'avais l'impression, peut-être fausse, de ne plus avoir droit à ce lit, à mon lit.

Sa chaleur tissée entre les fils du drap... Georges avec Carmen. Je ne pouvais chasser cette image. Comme dans une plaie fraîche, le fer se retournait, se retournait. Quelle fidélité borgne! Sa chaleur, ses nerfs tendus, ses caresses. Et Carmen, passive, les lèvres abandonnées, les jambes molles, le corps ouvert. Tout ce à quoi on peut penser, malgré soi. Tout ce qu'on peut imaginer. Quand on songe à tout ce temps que j'ai mis, à toutes les précautions prises pour ne pas faire de bruit en entrant dans

la chambre. Que furent ces quelques minutes pour eux-mêmes? Qu'ont-ils fait, dit, pensé?

“Carmen? Je t'en prie: veux-tu ajouter un autre oreiller”, dis-je subitement. — “Pourquoi”, me demanda-t-elle, avec une voix qui ne lui appartenait déjà plus. — “Pour lui faire une place dans le lit”, répondis-je. Elle me regarda. Une larme s'étirait sur sa joue. Comme elle était belle! Elle s'est levée, me bravant de sa nudité, de sa grâce, de sa ligne, avec ses seins toujours joviaux et viveurs, le visage pourtant triste. Elle m'a tendu l'oreiller. Je le plaçai entre les nôtres. — “On ne sait jamais, murmurai-je, il pourrait revenir”. Carmen s'est recouchée. Il y avait entre nous deux l'espace suffisant pour coucher un fantôme...

Je ne dormis pas de la nuit. Carmen ne dort pas de la nuit. Par je ne sais quel sentiment de reprise, de possession, je luttai affreusement pour ne pas céder à mon envie de la posséder. Cette même nuit, je décidai de ne jamais lui reprocher quoi que ce soit mais de...

Le lendemain, Carmen a préparé mon petit déjeuner. — “Ajoute un couvert”, lui dis-je. — “Pourquoi”, m'a-t-elle demandé. — “Il pourrait revenir, répondis-je, on ne sait jamais!”

Je l'ai obligée à toujours mettre un couvert de plus et un oreiller de plus. La vie à trois, la parfaite entente entre elle et moi et le fantôme de Georges. Je m'habituai très rapidement à ce partage. J'éprouvais à peine quelque amertume. A peine. C'était devenu pour moi si normal que je ne faisais plus rien sans songer à sa visite prochaine. En entrant, le soir, je demandais à Carmen: “Rien de nouveau? Personne n'est venu? Tu n'as pas reçu d'appels?” Elle comprenait très bien.

Au début, elle pensait que je voulais jouer, car elle sait que j'ai de l'humour. Elle a même osé dire: “Ecoute, chéri, que je t'explique”! Je lui ordonnai de se taire, de ne jamais parler de cela, que c'était inutile. D'ailleurs, il pouvait arriver d'un instant à l'autre. J'ai horreur de parler des gens qui ne sont pas là.

Après une semaine de ce martyre, Carmen commença à maigrir, à ne plus dormir. Elle était continuellement rêveuse, absente. Elle vivait je ne sais où, dans quel monde. J'ai vraiment cru qu'elle ferait ses valises et s'en irait. Elle est restée.

Au bout d'un mois, elle a commencé à dire des choses étranges. J'attendais toujours la visite de Georges. Il avait toujours sa place à table, au lit, partout.

Au bout de deux mois, elle commença à faire des choses étranges. J'attendais Georges qui ne revenait pas. Et j'étais encore obsédé par le petit bruit de la clef dans la serrure de la porte, la gêne de leur orgasme.

Au bout de trois mois, Carmen fut totalement étrange. Si étrange. Son médecin est venu. Il l'a examinée. Quand il est parti, il m'a dit: "Je suis réellement confus, monsieur"! Il fit alors un signe avec sa main sur le bord de sa tempe.

La voiture de l'asile est venue la chercher.

A peine la porte se referma-t-elle que la maison me parut tellement grande, vide. J'enlevai alors le couvert de Georges et celui de Carmen. L'oreiller de Georges et celui de Carmen. Et je pensai, encore une fois, malgré moi, toujours malgré moi, à ce bruit de la clef, ce bruit inoubliable s'infiltrant dans la serrure de la porte.

Marcel Godin

N'OUBLIEZ PAS DE

RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT